

folio
POLICIER

JOHN BROWNLOW

THRILLER

L'agent Seventeen



FOLIO POLICIER

John Brownlow

L'agent Seventeen

*Traduit de l'anglais
par Laurent Boscq*

Gallimard

*Couverture : D'après photo © Magdalena Russocka /
Trevillion Images.*

Titre original :

SEVENTEEN

*First published in Great Britain in 2022 by Hodder & Stoughton
An Hachette UK company*

1

Copyright © Deep Fried Films, Inc. 2022

*The right of John Brownlow to be identified as the Author of the
Work has been asserted by him in accordance with the Copyright,
Designs and Patents Act 1988.*

Scripture taken from the New King James Version®.

Copyright © 1982 by Thomas Nelson.

Used by permission. All rights reserved.

© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

Né en 1964 en Angleterre, John Brownlow a été photographe, journaliste puis réalisateur et scénariste. Il vit désormais au Canada, où il écrit les aventures de l'agent Seventeen...

*Pour ma mère, qui m'a appris
l'importance d'avoir des ennemis.*

PREMIÈRE PARTIE

1

Être un agent secret, ce n'est pas ce que tu penses.
C'est chiant.

Je ne veux pas dire chiant dans le sens sans intérêt.

Je veux dire chiant parce que tu te prends la tête, tu serres les fesses et tu grinces des dents. Tu es assis dans un box, au milieu de cent petites boîtes beiges identiques, avec ta chemise de bureau, tes chaussures de bureau et ta cravate de bureau, et tu écoutes le ronron de l'air conditionné en te demandant ce que sera le plat du jour à la cantine, ou en rêvassant à un éventuel café non décaféiné après onze heures et demie, tout en épluchant six mois de presse azerbaïdjanaise dans l'espoir d'y gratter quelques petites infos insignifiantes sur les tensions exploitables dans les échelons inférieurs de la hiérarchie politique de Bakou.

Bakou, c'est fou, à ce qu'on t'a dit. Complètement dingue. Comme un Dubaï sous stéroïdes, mais avec plus de goût pour le bras de fer. Ils mangent de la confiture en buvant du thé avec des matchs en fond sonore. Mais ça, toi, tu ne peux pas le savoir parce que tu n'y as jamais mis les pieds.

C'est parce que tu es un agent – ou plutôt, comme

te le rappelle ton intitulé de poste à chaque entretien d'évaluation de plus en plus négatif, un analyste – coincé à un mètre vingt d'un collègue qui n'a pas encore été initié aux merveilles de la technologie moderne en matière de déodorants corporels, coiffé d'un casque merdique fourni par le gouvernement qui t'arrache les oreilles parce que les protections en mousse se sont barrées six mois plus tôt, et qu'en attendant que le Congrès se sorte les doigts du cul assez longtemps pour adopter un budget les dépenses sont gelées.

Et ta vie passe au goutte-à-goutte pendant que tu écoutes les interminables enregistrements au son pourri de discussions entre Omar le Taxi et Hussein le Vendeur de Fruits sur les mérites relatifs du hors-jeu, avec l'espoir de plus en plus ténu qu'ils vont finir par révéler pourquoi le beau-frère d'Omar, qui vit maintenant à Toronto et leur a fait découvrir le monde fabuleux de la ligue de hockey sur glace, a soudain plus d'argent sur son compte que tu n'en gagnes en un an, ou peut-être que tu n'en gagneras dans toute ta vie.

Il y a du bon aussi. Parfois, on te laisse scanner des images satellite du désert mongol ou érythréen jusqu'à ce que tu pleures des larmes de sang. Jusqu'à aujourd'hui, le moment le plus excitant de ta carrière, c'est le jour où tu avais cru repérer un silo à missile en construction dans la péninsule nord-coréenne. Mais quand tu avais apporté la photo à ta superviseuse, elle t'avait expliqué qu'il s'agissait d'une station d'épuration.

Enfin, c'était déjà bien d'essayer.

Ce que je dis c'est que tous ces trucs que tu vois

à la télé et au cinéma, les voyages à fond la caisse dans des contrées exotiques dans des voitures de sport voyantes, les fuites par les toits en faisant du parkour pour éviter les rafales d'automatiques, les idylles avec des célébrités glamour aux origines ethniques variées et aux allégeances suspectes, et la suppression à distance avec des armes silencieuses de cibles choisies pour des raisons qui restent opaques jusqu'au troisième acte, quand les méchants réapparaissent en masse pour te botter le cul, rien de tout ça n'existe.

Absolument rien.

Pas même un tout petit peu.

À moins d'être moi.

La Bugatti Veyron, c'est un peu exagéré, mais les défraiements pour ce boulot étaient particulièrement généreux et, si j'ai une devise, c'est de toujours aller dans le sens du vent.

Aujourd'hui, c'est un vent jaune citron qui souffle à deux cent quatre kilomètres à l'heure sur la voie de droite de la Bundesautobahn 9 entre Munich et Berlin, juste à la sortie de Nuremberg. Une petite voix me souffle de faire un détour par le Nürburgring pour effectuer quelques tours de circuit, mais on ne peut pas tout avoir. Ce bolide pourrait rouler deux fois plus vite, mais j'essaie de ne pas paraître trop con quand ce n'est pas absolument nécessaire.

Mais aujourd'hui, c'est absolument nécessaire.

En ce qui concerne la visibilité, il y a deux écoles.

Tu peux être visible ou invisible.

Il n'y a pas d'entre-deux.

Invisible, ça veut dire que tu peux devenir cette femme stressée entre deux âges qui jongle avec son sac à main et un gobelet de chez Starbucks, tout en cherchant son badge à l'approche d'un portique de

sécurité. Ou cet homme de ménage à moitié chauve qui ne parle pas bien anglais et qui passe la serpillière entre les tables où deux étudiants de Harvard comparent, sans daigner déplacer leurs pieds, les avantages d'un trajet par hydravion ou en yacht. Ou que tu es cet homme grisâtre dans le métro, cheveux gras et veste rapiécée aux coudes, qui ressemble à un antiquaire au chômage, et que tu transportes un sac en plastique rempli de vieux bouquins dans un lieu sûr où, sous un rabat décollé à la vapeur, tu trouveras de nouveaux papiers d'identité.

Tu n'as pas d'empreintes digitales. Tu n'utilises pas de carte de crédit. Tu te sers des téléphones à cartes prépayées, que tu changes chaque semaine, voire plus. Ou encore mieux, tu n'en as pas du tout. Partout où c'est possible, tu privilégies les communications physiques, les boîtes aux lettres dormantes et les services postaux. Tu restes analogique dans un monde fait de un et de zéros.

La sécurité par l'obscurité.

Le seul problème, c'est que ça ne marche pas. Plus maintenant.

Tu vas te faire baiser par les mesures biométriques. Et pas seulement par les systèmes de reconnaissance faciale automatisée, qui sont déjà déployés partout. Tu auras beau te mettre un sac en papier sur la tête, l'intelligence artificielle t'identifiera à ton allure, à ta démarche, à ton pied plat, à ta manière de t'appuyer sur une jambe ou d'avancer voûté, de te déhancher ou de tortiller des fesses. Et bonne chance pour traverser une frontière internationale, à moins d'avoir un passeport délivré par un pays qui n'utilise pas encore

la biométrie, comme la Russie, ce qui attirera toute l'attention sur toi.

L'autre école de pensée?

La sécurité obtenue en en faisant carrément des tonnes.

D'où la Bugatti Veyron.

Quand les gens voient une super-voiture, ils ne regardent qu'elle.

Personne n'en a rien à carrer du conducteur. Au mieux, ils voient un répugnant connard d'un fonds de capital-risque, un faisan de la e-économie, un petit prince saoudien, ou l'épouse potiche et botoxée d'un ancien mafieux d'Asie centrale devenu oligarque. Et dans tous les cas, ils ne veulent pas croiser leur regard. Et ils détournent les yeux.

Je ne ressemble à rien de tout ça, mais le blazer, la Rolex, la chemise ouverte, les lunettes de soleil et les cheveux gominés suffisent pour que les gens s'inventent leurs propres histoires et me jugent en conséquence.

Toi aussi, tu commences à me juger, je le sens. Tu veux regarder ailleurs.

C'est bien.

C'est le but recherché.

Une fois à Berlin, je saisis l'occasion pour voir les vestiges du mur. Aujourd'hui, cette époque de la guerre froide paraît presque désuète, avec ces gens désespérés qui passaient au-dessus du mur en ballon, ou par les égouts avec de la merde jusqu'aux genoux, ou se vidaient de leur sang, allongés dans le no man's land entre les deux enceintes, victimes des snipers est-allemands dans leurs miradors, et dont les cadavres

étaient récupérés en hâte dans des voitures banalisées par des agents de la Stasi.

L'ironie, c'était que l'Allemagne de l'Est ne s'arrêtait pas au mur extérieur. La frontière n'était pas là. Les Allemands de l'Est avaient défini une zone tampon de quelques mètres pour garder la main sur l'autre côté du mur s'ils en avaient besoin, qui était aussi ouverte sur l'Ouest. Les autorités ouest-allemandes n'étaient pas habilitées à y intervenir, et ça devint une zone de non-droit où aucune loi ne s'appliquait. On raconte qu'à l'époque c'était là qu'on balançait les cadavres qui avaient reçu une balle dans la nuque. La CIA jetait ses victimes dans la zone française, les Français dans la zone britannique, les Anglais dans la zone américaine, ce qui t'en apprend plus qu'un cursus de quatre ans en sciences politiques sur l'état des relations diplomatiques entre puissances nucléaires occidentales au plus fort de la guerre froide.

Je laisse derrière moi le piège à touristes que constitue Checkpoint Charlie et descends dans le parking souterrain d'un des gratte-ciel de verre et d'acier tout près de Potsdamer Platz. Dès qu'il voit la Bugatti, le voiturier jaillit de sa petite cabine. Il est tellement absorbé par la caisse qu'il me calcule à peine. Il a soixante ans bien sonnés et, quand il s'installe dans le siège baquet au cuir d'une incomparable souplesse, son expression suggère que c'est la première fois depuis une décennie qu'il bande spontanément.

«Gaffe à la carrosserie», je lui dis. En réalité, je m'en fous complètement, mais je veux le faire transpirer pour faciliter le relevé de ses empreintes par la police scientifique. Les miennes, ils n'en trouveront

aucune grâce à mes gants de conduite en cuir de veau pleine fleur, mais on n'est jamais trop prudent.

Je prends le ticket qu'il me tend et me dirige vers l'ascenseur.

Il ne voit pas que je le jette dans la poubelle.

Je lance un dernier regard à la Bugatti qui s'éloigne.

Et je me dis que je déteste cette putain de bagnole.

Je ne t'ai pas dit mon nom. C'est parce que ce n'est plus le mien. C'est celui d'un autre, quelqu'un qui était moi mais que j'ai cessé d'être il y a longtemps. Il ne reste probablement pas dix individus vivants qui gardent un souvenir de cette personne, pas à cause de moi, mais parce que cette personne était nulle, un zéro, un chiffre, une phrase vide de sens.

Je l'ai laissée derrière. Elle ne me manque pas, et je ne lui manque pas non plus.

Pour les gens que je croise tous les jours, je suis celui qu'il leur convient de penser que je suis. Ce n'est pas plus une question de faire semblant que de jouer la comédie. Il s'agit d'être. Le truc génial quand tu n'as pas d'identité réelle et de personnalité fixe, c'est que tu peux te glisser d'un personnage à un autre comme ces bernard-l'hermite qui changent de coquille chaque fois qu'il y a trop de vaisselle sale dans l'évier.

Pour les gens du métier, je ne suis qu'un mot.

Madonna, Cher, Pelé, Michel-Ange, Platon, Seinfeld, tous réunis en une seule personne.

Je suis Seventeen.

Plus jeune que tu ne l'aurais cru.

Bien entretenu, exubérant, parfois un peu trop bruyant.

Avec un de ces accents américains difficiles à situer.

Un peu antipathique.

En fait, non. *Parfaitement* exécration.

Et si tu ne m'aimes pas, aucun problème. Dans ce boulot, on s'en fout d'être aimé.

On m'appelle Seventeen parce qu'il y en a eu seize avant moi.

Porter un numéro, c'est comme porter une médaille. C'est comme être le quarante-cinquième président des États-Unis, la douzième Miss Monde, ou le champion du monde de boxe catégorie poids lourds. Ça veut simplement dire que tu es le meilleur. Le plus costaud, le plus beau, le plus résistant, ou, dans mon cas et celui des seize autres qui m'ont précédé, le plus létal, donc le plus craint.

Personne ne sait exactement qui était le numéro Un, mais je mets une pièce sur Zigmund Markovich Rosenblum. Si ce nom ne te dit rien, tu peux le googliser, mais à condition d'avoir quelqu'un sous la main pour ramasser tes yeux quand ils auront jailli de leurs orbites.

C'est le seul que tu trouveras sur Wikipedia. Deux était un orphelin dont les parents avaient été massacrés par les hommes du tsar et qui s'était retrouvé à la rue puis avait été enlevé par les services secrets allemands au début de la Grande Guerre. Une fois formé aux techniques d'espionnage et de sabotage puis renvoyé dans les rues de Saint-Pétersbourg pour renseigner les mouvements de troupes, il trahit en secret ses maîtres allemands et devint agent double. Tout ça avant l'âge de douze ans. Les numéros Trois à

Quinze ont tous été confirmés morts. Tu ne seras pas surpris d'apprendre qu'aucun n'est décédé de mort naturelle, sauf à considérer qu'une défenestration ou une chute depuis un Boeing 737 (respectivement numéros Sept et Treize) entrent dans cette catégorie.

Sixteen – le numéro Seize –, mon prédécesseur, est un mystère. Il a tout simplement disparu du jour au lendemain et pris sa retraite au firmament de sa carrière pour des raisons que personne ne comprenait. Raccroché pour de bon et sans laisser de traces.

Et moi? Je me suis contenté de me glisser dans sa coquille.

Je suis dans l'ascenseur panoramique qui monte vers le haut de l'immeuble. Berlin se découvre à mes pieds, changeant de parallaxe au fil de l'ascension : le Reichstag, le Tiergarten, le château de Charlottenburg. La cabine marque un arrêt au septième étage. Une fille entre, vêtue d'une jupe crayon bleue et d'un chemisier blanc. Elle porte une pile de dossiers. Avec ses cheveux noirs attachés en arrière, elle ressemble à une Italienne. Elle me sourit et, l'espace d'une seconde, je la plains de travailler ici, au milieu de tous ces connards concupiscents, dont l'un finira par lui demander sa main et insistera pour qu'elle quitte son boulot afin d'élever une couvée de répliquants dans une de ces grandes demeures prétentieuses qui pullulent à la périphérie de la ville, comme des pièges à ours prêts à se refermer.

Je jette un coup d'œil à la main de la fille. Il s'est déjà déclaré : une grosse bague de fiançailles scintille à son doigt.

Je me demande si son fiancé fait partie des gens que je m'apprête à tuer.

Le ding de l'ascenseur retentit. Son étage. Elle sort.

Je la regarde partir.

Pour son bien, j'espère qu'il est du nombre.

À l'accueil, une autre employée, couverte de maquillage et de fausses perles. Ce genre-là, il faut t'en méfier parce qu'elles sont futées. Elles vivent dans la vraie vie. Elles parlent à tout le monde, du postier aux chefs d'État. Ce sont des proies faciles pour les nouveaux associés qui triment quatre-vingts heures par semaine et élaborent les contrats jusqu'à trois heures du matin, mais ne les présenteront jamais à papa et maman.

Elle me regarde approcher et, avant d'avoir ôté mes lunettes de soleil, je sais déjà qu'elle m'a repéré. Elle sourit, et son sourire annonce qu'elle déteste tout en moi, depuis le cuir de mes chaussures cousues main jusqu'aux plis de mon pantalon, et du motif de ma cravate à mes dents trop blanches redressées à prix d'or.

Je l'aime déjà.

Elle affecte une courtoisie glacée qui lui demande un énorme effort. Je l'informe que j'ai rendez-vous à trois heures avec Gerhard Meyer, ce qui est la stricte vérité. C'est un analyste financier sell-side, c'est-à-dire qu'il reçoit toute la journée dans son bureau des parasites obséquieux de mon espèce. Il pense que je représente un fonds de pension d'enseignants basé à Toronto et compte bien me fourguer un placement foireux dont la commission paiera son troisième divorce, vu qu'il a entamé une liaison avec son assistante de direction.

Je n'ai jamais rencontré cet homme et ne le rencontrerai jamais, mais je connais ce genre de types.

La salle d'attente grouille de mecs en costard-cravate, mendiants à la cour de Mammon avec leur attaché-case sur les genoux, assis en rang et suant des aisselles à cause du stress, entièrement concentrés sur l'espoir que ce rendez-vous, contrairement aux neuf autres qui l'ont précédé, permettra de débloquer la ligne de crédit et d'éviter que le taux de destructions des fonds propres de leur entreprise en difficulté n'aboutisse à un défaut de paiement définitif. Mais Meyer est là pour vendre, pas pour acheter, et moi, il ne va pas me faire attendre.

Son assistant apparaît, un jeune Noir très mince aux pommettes saillantes – Somalien, peut-être ? – moulé dans un pantalon gris qui lui va comme un gant. Il a l'air sympa. Est-ce que Meyer se le tape ? Si c'est le cas, il est plus raffiné que je l'aurais imaginé.

L'assistant s'appelle Bashir. Je n'ai aucune envie de le tuer, donc je change légèrement mes plans, passant devant la salle de conférences où se trouve ma cible et lui emboîtant le pas vers le bureau de Meyer, qui se lève pour m'accueillir, la main tendue. Il a une moustache démesurée, je n'en dirai pas plus. Bashir me propose un café, je lui demande un double expresso macchiato, conscient que ça va l'occuper un moment. Puis je prie Meyer de m'excuser et lui demande où je peux me laver les mains.

Il m'indique la direction des toilettes. J'y laisse mon attaché-case, dans lequel la police découvrira plus tard un exemplaire de *De la grammatologie* de Derrida destiné d'une part à lui donner un poids crédible, mais surtout parce que tant qu'à laisser un indice, autant qu'il soit le plus déroutant et absurde possible.

Je sors de la pièce.

Dans les toilettes, j'aperçois mon reflet dans la glace.

Les types qui font le même métier que moi – pas les femmes, pour elles, c'est différent –, je les repère à des kilomètres. Parfois, à cause de leurs larges épaules qui font que le dos de leur veste paraît trop serré. Ou de leur démarche martiale. Parfois, c'est aussi subtil qu'une ceinture militaire en toile ou aussi évident qu'un nez cassé. Ça peut être une coupe de cheveux réglementaire soigneusement entretenue, ou la barbe et les yeux morts du soldat de fortune qui a un peu trop pris son pied à trancher la gorge d'adolescents dans les bas-fonds crasseux d'Asie centrale. Certains, les plus dangereux, dégagent une sérénité déconcertante. Si tu regardes leurs mains, tu remarqueras qu'ils ne portent presque jamais de bagues. Si tu as l'estomac bien accroché, et si tu veux savoir pourquoi, tu n'as qu'à taper «dégantage» dans Google.

Je ne présente aucun de ces signes.

J'ai l'air moins baraqué que je ne le suis vraiment, mes vêtements hors de prix ont été taillés sur mesure dans le but de dissimuler ma musculature. Tu jugerais que mes cheveux n'ont jamais connu le fil d'un rasoir dans un camp d'entraînement. Je suis assez grand pour te regarder droit dans les yeux, mais pas assez pour t'intimider à moins de le décider. Mon nez a été cassé trois fois, mais ce n'est pas visible parce que chaque fois j'ai payé un chirurgien de Beverly Hills pour me le remodeler. Je m'hydrate la peau, pas par coquetterie, enfin presque pas, mais afin de masquer les effets du désert et du vent polaire sur mon visage.

Au majeur de ma main droite, je porte une

chevalière en argent à l'intérieur de laquelle est gravée une inscription.

Quand on se connaîtra un peu mieux, je te dirai peut-être ce qui est écrit.

Je glisse la main sous ma veste et, du holster qui y est dissimulé, je sors le pistolet.

Les photographes amateurs adorent parler de leurs appareils. Les pros s'en foutent en général. Évidemment, ils ont leurs préférences, mais un photographe professionnel saurait faire un cliché avec un sténopé en perçant un trou d'épingle dans une boîte de conserve, et sa photo serait meilleure que tout ce qu'un petit amateur dans ton genre pourrait obtenir avec l'appareil le plus cher du monde.

Pourtant, en creusant un peu, tu t'apercevras qu'il y a toujours un boîtier qu'ils vénèrent. Ça peut être le Leica M2 doté d'un objectif Summilux 35/1.4 préasphérique pour essayer d'avoir une lumière à la Cartier-Bresson. Peut-être est-il dépassé par le vieux Rolleiflex TLR, pareil à celui qu'utilisait Hitler. Ou par le Widelux et son mécanisme de balayage à cent cinquante degrés qui permet de faire des panoramiques. Ou... bon, tu as compris de quoi je parle.

La seule chose commune à tous ces boîtiers ?

Ils sont complètement mécaniques. Ils font ce que tu leur demandes, ni plus ni moins. Ils sont les boîtes manuelles dans le monde des appareils photo automatiques.

Ce qui nous amène au B&T VP9 Welrod 9mm.

De fabrication suisse, entièrement manuel, avec sa culasse mobile et un silencieux intégré, c'est l'un des seuls pistolets à réducteur de son vraiment silencieux. Comme dans les films. Les initiales VP signifient « pistolet vétérinaire », parce qu'à l'origine il avait été conçu pour que les vétos puissent euthanasier des animaux sans effrayer les voisins. Bon sang, la sensation qu'il te procure. Discret, pas tape-à-l'œil pour un sou, noir et parfaitement lisse, il te murmure : Je sais ce que tu dois faire, je vais t'aider à le faire et je ne te jugerai pas.

S'il pouvait prendre des photos, je serais un putain de photographe.

Je ressors des toilettes. Je sais où se trouve la salle de conférences, pas seulement parce que Bashir m'a fait passer devant, mais parce que ça fait six semaines que j'ai eu accès aux plans de l'immeuble et que j'en connais chaque mètre carré de chaque étage. En m'approchant, je respire à fond plusieurs fois : inspirer, bloquer, expirer par la bouche. Je veux que mon rythme cardiaque soit le plus lent possible.

Dans les bons jours, j'arrive à le faire baisser sans problème à environ cinquante battements par minute.

Je prends mon pouls, les doigts sur mon poignet. Dix secondes. Huit battements.

Quarante-huit.

Je pousse la porte en verre dépoli.

Je connais déjà ceux qui seront à l'intérieur, et aussi l'ancienneté de chacun dans la boîte, grâce à l'organigramme qui m'a donné en gros la liste des participants. En plus, sur leur site, il n'y a que les photos des dirigeants. Quelqu'un m'a dit un jour qu'il fallait toujours être gentil avec les assistants, ce qui inclut de ne pas les buter quand ce n'est pas absolument nécessaire.

Et je sais aussi qu'il n'y aura pas d'agent de sécurité. Pourquoi? Parce qu'ils se sentent chez eux.

Tu sais comment l'argent – le vrai, le gros pognon, celui qui tourne sur les comptes des banques suisses, l'argent du trafic d'armes et des coups d'État que l'on n'a pas besoin de blanchir parce qu'il n'apparaît jamais sur les radars des impôts ou de la brigade financière grâce à des sociétés écrans emboîtées les unes dans les autres comme des matriochkas – circule sur la planète?

Ce n'est pas par les bitcoins.

Je t'explique : tu es un milliardaire avec du sang sur les mains, et tu veux déplacer ton argent d'un point A à un point B. Tu rencontres un de tes gars dans une salle SCIF – une pièce sécurisée enfermée dans une cage Faraday isolée phoniquement et électriquement, et étanche aux radiations électromagnétiques et aux variations atmosphériques.

Tu lui donnes tes instructions. Il appelle un numéro à Zurich, un banquier suisse en costume saute dans un jet privé et, douze heures après, il est dans la salle SCIF avec toi. Tu lui expliques que tu voudrais déplacer de l'argent de A à B, et tu lui dis la somme. Il reprend son jet privé, retourne à Zurich et exécute la transaction sur le système informatique hautement sécurisé qui gère tes comptes.

Ce genre de chiffrement, aucun pirate ne le crackera jamais, simplement parce qu'il n'y a rien à cracker.

Sauf qu'il y a un point faible.

Le banquier. Il revient de l'aéroport de Zurich. Il est sur la route du bureau quand sa limo est violemment percutée par un autre véhicule. Des hommes masqués

le traînent dans un entrepôt où ils lui appliquent une «séance de décryptage au tuyau en caoutchouc», comme on dit dans le métier, parce qu'elle implique, dans sa forme la plus crue, de frapper la cible avec un tuyau d'arrosage jusqu'à ce qu'elle te communique le mot de passe.

C'est rapide, violent et très efficace.

Exactement comme moi.

Le truc, c'est que puisque tu es milliardaire, ce n'est pas toi qui prends les risques. Tu es sur ton lieu de travail, dans ta tour de verre et d'acier, tu te sens en sécurité.

Dans ta maison, ton supposé foyer, il y a tes fils oisifs et bagarreurs et tes filles dont la préoccupation principale est de savoir qui va hériter, de quoi et dans quel délai, plus une épouse qui a de bonnes raisons de te détester mais se retrouve ligotée par les termes du contrat de mariage, et dont la préoccupation principale dans l'immédiat, c'est la catégorie d'ardoise que tu devrais faire expédier d'Italie pour couvrir le toit de l'aile sud.

Une zone de guerre, franchement.

Tu te détends un peu quand tu t'enfonces dans le somptueux cuir noir de ta limo blindée, mais tu ne te sens jamais vraiment en sécurité avant de plonger dans la gueule du parking et – enfin! – à bord de l'ascenseur privé qui te monte au dernier étage, vers le Shangri-La de ton immense bureau caverneux, avec ta table de travail de mauvais goût en cocobolo, ou tes figurines de pacotille de Jetsons datant des années 50, ou ta déco en plaqué or de dictateur, ou tous ces trucs que tu entasses parce que tu penses qu'ils te donneront l'air important, ou plus jeune.

C'est ton château, ta cour, ton royaume. C'est l'endroit où tu es le roi, où ta parole a force de loi.

De temps en temps, tu apparais à une réunion du conseil d'administration ou pour un discours, et tes serfs font des courbettes sur ton passage. Tu te sens désiré. Apprécié.

Et à cause de ça, tu baisses ta garde.

Juste comme j'aime.

Et en fait, il y a un garde dans la pièce. Il devait être à l'intérieur quand je suis passé devant tout à l'heure.

Pas de problème. J'aime qu'on me prouve que j'ai tort.

C'est un énorme type, une montagne de muscles et de testostérone, engoncé dans un costume trop petit, avec des cheveux très courts et, calées derrière ses petites oreilles roses porcines, une paire de ces horribles lunettes de soleil tactiques que tous les types qui bossent dans la sécurité se croient obligés de porter, mais qui clament qu'ils ont des troubles de l'érection et qui restreignent leur champ de vision en intérieur quand ils se retrouvent confrontés à quelqu'un comme moi.

Ils sont donc six dans la pièce et le chargeur du VP9 ne contient que cinq balles, il va donc falloir que je recharge. Je passe devant le garde, puis je m'arrête et me retourne comme pour saluer quelqu'un derrière moi dans le couloir. Il tourne la tête afin de voir de qui il s'agit et je lui tire dans la tempe. Une tache de sang à la Rorschach gicle sur la paroi aux vitres teintées de

la salle de réunion. J'ai un peu de peine pour lui, mais si tu es de la partie, tu connais les règles.

Je dois enjamber son corps pour accéder à la salle de conférences dont les occupants sont déjà pris de panique.

Il me reste quatre balles.

Les trois vice-présidents, dans la trentaine, constituent la menace physique principale. Le genre à faire du VTT et du CrossFit pour compenser les dîners interminables et les cocktails qu'ils sont obligés d'endurer pour arracher de l'argent à leurs clients, ou leurs sous-vêtements à des femmes qui ne sont pas les leurs. Ou les deux en même temps.

Clac, clac, clac. Ça, c'est fait.

Dans ma vision périphérique, un collaborateur d'une vingtaine d'années rase les murs en essayant de fuir. Il tremble, terrifié. Je loge une balle dans le mur juste à côté de sa tête pour lui signifier qu'il se comporte comme un complet connard, et parce que, de toute façon, il faut que je recharge. Il en convient et se recroqueville en position fœtale.

Bon gars.

Je change de chargeur, avec des gestes si automatiques que je pourrais les faire en dormant, ce que certaines personnes qui ont partagé mes nuits m'ont confirmé.

J'avance vers les huiles et le sommet de l'organigramme hiérarchique. Le directeur financier est une femme d'une cinquantaine d'années avec un air de maman gâteau. J'aurais scrupule à la tuer si je ne savais pas que les chiffres qu'elle manipule et trafique correspondent à des chars et des hélicoptères, et à des armes automatiques transportées par des tiers avec

de faux certificats vers des pays dont les dirigeants, en général, font peu de cas des intérêts et du bien-être de leurs concitoyens.

Je ne dis pas que j'accomplis une mission de service public, mais les actes ont des conséquences.

Le directeur général a dans les soixante ans. On dirait qu'il est en train de faire une attaque, ce qui fera son cinq ou sixième AVC. Mes recherches m'ont appris qu'il a aidé à financer au Brésil une mine qui s'est effondrée sur une centaine de mineurs, dont la plupart sont morts. L'euthanasier avec un pistolet vétérinaire semble curieusement approprié.

Ne reste plus que le vieil homme.

Le boss, je veux dire. Je l'admire presque.

Tu te souviens d'Adnan Khashoggi ? Le trafiquant d'armes qui valait quatre milliards dans les années 80, à l'époque où quatre milliards, c'était encore beaucoup d'argent ? Mouillé dans l'Irangate, proche d'Imelda Marcos ? Il est mort sans le sou. Où est passée toute sa fortune ?

La réponse est en face de moi.

Il a plus de quatre-vingts ans aujourd'hui, il n'a même pas peur. Cela fait des années, des décennies peut-être, qu'il sait que ce moment allait venir un jour.

Il sourit de toutes ses dents jaunes et gâtées. On voit ça chez les hommes riches qui sont partis de rien. Ils arborent leurs mauvaises dents comme un signe de fierté, comme pour se rappeler d'où ils viennent et en signe de doigt tendu à tous ceux qui voudraient les juger.

Je le comprends, vraiment.

« Jeune homme, dit-il en allemand. Quelle que soit la somme qu'on vous donne pour... »

Je lui mets deux balles dans la poitrine avant qu'il
puisse finir sa phrase.

Étrangement, ce n'est pas suffisant.

Il bouge encore, du sang jaillit de sa bouche.

Je lui tire ma dernière balle dans la tête.

Tout ça dure moins de dix secondes. Je sors mon téléphone et prends une photo du cadavre. Ce faisant, je prends conscience des pleurs et des gémissements de ceux que j'ai laissés en vie. Alors, je quitte la pièce.

Des gens sortent de leurs bureaux. Quelqu'un hurle derrière moi en réalisant ce qui s'est passé. Je garde mon flingue bien en vue, mais pointé vers le bas. Personne ne va tenter de stopper un type armé qui vient de tuer six personnes – non, pardon, sept. Je traverse le bureau en sens inverse, croisant Gerhard qui me regarde sans comprendre. Devant moi, Bashir, béni soit-il, arrive de la cuisine avec mon expresso macchiato. Je le boirais volontiers, mais ce n'est pas le moment. Je me dirige vers l'ascenseur de service, pas pour le prendre, mais parce qu'il y a des escaliers juste à côté, et que c'est de loin le meilleur moyen pour redescendre.

Jusque-là, à l'exception du garde, tout s'est déroulé exactement comme prévu.

Et forcément, ça me rend nerveux.

C'est là que ça se produit. J'entends quelque chose – une voix de femme qui hurle « *Du Bastard* »,

l'équivalent allemand d'« espèce de salaud ». Je me retourne et la découvre qui fonce vers moi, telle une furie wagnérienne en tailleur éclaboussé de sang. Elle brandit quelque chose – d'abord, je ne vois pas ce que c'est, puis j'identifie un téléphone de conférence qu'elle a littéralement arraché de la table de la salle de réunion. Je me repasse la scène. Elle était assise à la gauche d'un des vice-présidents bodybuildés. Quand je suis entré, elle lui souriait. Sa main gauche n'était pas visible. Merde.

Elle l'avait posée sur sa cuisse.

J'ai tué son amant sous ses yeux.

Conseil de pro : c'est un truc à ne pas faire.

Elle est presque sur moi à présent. D'instinct, je redresse le pistolet, mais elle n'est qu'une employée et je n'ai pas le temps de trouver une bonne raison pour la détester, ni de me repentir, et l'instinct de survie n'entre pas en jeu puisqu'elle n'est armée que d'un téléphone de conférence et de sa légitime colère de femme blessée.

En plus, mon chargeur est vide. J'avais prévu d'avoir encore trois balles, bien plus que nécessaire dans des circonstances ordinaires, mais j'en avais tiré une sur le garde, une autre dans le mur et logé la troisième dans la tête du vieil homme, comme une cerise sur le gâteau.

Je ne vois qu'une chose à faire. En passant par la cuisine, j'attrape le pot de café et le lui jette à la tête. Exactement au même instant, elle lance le téléphone dans ma direction. Les deux objets se croisent en l'air. Le pot la frappe en plein dans la poitrine, et le café se renverse sur elle. Je me dis que c'est du café réchauffé de bureau et que les brûlures ne seront pas trop graves.

De l'autre côté, le téléphone. Je n'ai aucune idée de qui est cette fille, mais le chagrin et la fureur lui ont donné un bras de lanceur de base-ball de première division. L'objet tourbillonne vers moi comme un énorme shuriken en plastique, les câbles fouettant l'air, et il me frappe pile au milieu du front.

Je ne perds pied qu'une seconde, mais c'est assez pour me retrouver par terre, cerné de gens qui accourent de partout et ne voient plus en moi un tueur vicieux, mais une espèce de mauviette réduite à lancer des pots de café tiède à la tête d'une collaboratrice.

Je me relève comme je peux. Plus question d'utiliser l'escalier à présent, alors je fais la seule chose possible, j'entre dans l'ascenseur de service, appuie sur le bouton, lève le VP9 et prie pour que personne (a) n'ait compté les coups de feu (b) ne connaisse le VP9 et le nombre de balles contenues dans le chargeur.

En voyant l'arme, mes poursuivants se figent devant la porte. Nous nous faisons face. Personne ne sait trop quoi faire.

Pourquoi ces putains de portes ne se referment pas? J'appuie de nouveau sur le bouton.

Puis une voix s'élève derrière la foule terrifiée et furieuse. C'est une tête de nœud d'assistant au service du courrier. Il est couvert d'acné.

«C'est un VP9, dit-il en allemand. Il n'y a que cinq balles par chargeur, et il a tiré dix fois.»

Ils s'élancent vers moi.

Leurs corps cognent contre les portes qui se referment.

Je sors de l'immeuble dans un bleu de travail volé, tamponnant mon front ensanglanté avec du papier toilette rose. On entend déjà les hurlements de la police allemande et les unités antiterroristes sur la Potsdamer Platz.

Quelquefois, le principe de la sécurité par l'obscurité s'impose.

Ça n'a pas été le meilleur moment de ma carrière. Mais la cible est morte, et si, contrairement à moi, tu parviens à oublier le garde de sécurité, il n'y a pas eu de victime collatérale. Quant aux trois adeptes de la gonflette, franchement, j'ai mis fin à leur souffrance. Je prends mon pouls. Quatre-vingt-dix, en baisse.

Tout va bien se passer. Je suis déjà en train de rêver à ma chambre d'hôtel, à la douche, aux vêtements que je vais acheter en chemin, au dîner, au bar et à tous les autres plaisirs et aventures que la soirée pourrait m'offrir, quand la sonnerie de mon téléphone retentit. Je n'ai pas besoin de vérifier l'identité de l'appelant, parce qu'il n'y a qu'une seule personne sur terre qui ait ce numéro. Le problème, c'est que cette personne ne devrait vraiment, vraiment, vraiment pas m'appeler.

Je réponds.

«C'est quoi ce bordel? Tu sais que tu peux pas...

— Ferme-la et écoute», répond Handler. Alors je l'écoute, parce que quand Handler te dit de la fermer, il est sérieux. «Où es-tu?

— Berlin.» Je reste volontairement dans le vague. C'est un téléphone prépayé tout neuf. Je l'avais déconnecté du réseau durant tout le temps de mon passage dans l'immeuble. En aucun cas, on n'a pu me tracer. Mais on n'est jamais trop prudent.

«Putain, je sais bien que tu es à Berlin. Où ça, à Berlin?

— Mitte.

— Bien, dit Handler. Ça vient de tomber, on nous a passé une nouvelle commande.

— Qui ça?

— Comme si c'était important.

— Non, je parlais de...

— On n'a pas encore de description précise. Mâle, barbu, un mètre quatre-vingts. Origine ethnique incertaine.

— Ça restreint vachement le champ des recherches, je lui dis. Je m'en occupe tout de suite.

— Il doit procéder à un échange en coup de vent dans le Tiergarten entre dix-huit et dix-neuf, heure locale.

— Passeur ou receveur?

— Receveur.

— La marchandise?

— On n'en sait rien. En tout cas, le client ne m'a rien dit.

— Des infos sur l'autre équipe?

— Une femme. Avec des jumeaux dans une

poussette. Et une tasse de chez Starbucks dans le porte-gobelet affichant un nom commençant par N.»

Je fais une pause, histoire de jeter un coup d'œil autour de moi. Aucun poursuivant en vue. Pour autant que je sache, je suis tranquille. Mais les sirènes d'alarme continuent de résonner dans ma tête.

«Vas-y, Handler, c'est du grand n'importe quoi.»
Parce que ça l'est. «On n'est plus en 1985. Un échange en coup de vent à Berlin et tous ces trucs d'espions? Tant qu'on y est, pourquoi on ferait pas ça à Checkpoint Charlie dans la brume avec Visage en fond sonore?»

Le silence me répond. Je l'ai énervé. Ce sont des choses qui arrivent.

«Tu veux ce boulot ou pas?

— Pas particulièrement.

— Et si je te disais combien c'est payé?»

Il annonce une somme et je vis un moment que je qualifierai d'intense émotion.

«Tu es toujours là? demande-t-il.

— Quels sont les paramètres?

— Le client a besoin de récupérer la marchandise.

Point barre.»

Il raccroche. Je regarde ma montre. Il est déjà dix-sept heures trente.

Le Tiergarten est le même genre d'immense parc que celui du Retiro à Madrid, un lieu où les familles royales ou impériales pouvaient traiter leurs névroses en chassant le cerf plutôt que la populace. Y fixer rendez-vous à quelqu'un est aussi pratique que lui proposer de se retrouver dans l'Ohio.

Mais un échange, si discret soit-il, nécessite un contact physique. Deux personnes qui se bousculent en se croisant, une note ou un objet glissé dans une poche, un attaché-case qui change de main. Ça ne fonctionne que s'il y a beaucoup de monde autour, des gens qui marchent dans différentes directions, là où un contact fugace n'attirera pas l'attention.

Il y a deux endroits évidents qui s'y prêtent dans le parc. Le premier, c'est le zoo. En milieu de journée, il grouille d'écoliers, de groupes de touristes, d'amoureux et de vieux Berlinois titulaires d'un abonnement annuel. C'est plein de petites niches et de coins sombres, de vivariums et de fosses aux serpents où on pourrait avoir l'intimité propice à un échange. Mais plus j'y pense et moins j'y crois. C'est ouvert jusqu'à neuf heures du soir, mais la fin de journée,

c'est l'heure creuse, quand tout le monde s'en va ou est déjà rentré dîner, ou posé dans un bar, en train d'attendre un *date*. Si de vagues soupçons pèsent sur toi – d'où la nécessité d'un échange en coup de vent –, alors, aller au zoo à une heure où tout le monde part est le meilleur moyen de faire s'agiter toutes sortes de drapeaux rouges.

« Dis-moi Sergueï, on t'a suivi toute la journée. Et tu sais quoi? Tu es allé au zoo. Toi qui n'as jamais éprouvé le moindre intérêt pour dame nature, tu décides tout à coup de changer d'itinéraire pour aller visiter le zoo à six heures du soir. On a aussi vérifié ton historique de recherches sur Internet, et la seule chose que tu as consultée, c'étaient les heures d'ouverture. Tu peux m'expliquer, s'il te plaît. »

Bien sûr, tu auras prévu une histoire à raconter, mais tu n'as pas vraiment envie d'avoir ce genre de discussion avec les gros bras du Département 5.

L'autre endroit pour une rencontre, c'est la colonne de la Victoire, ce phallus colonial totémique dressé au centre du Tiergarten. Une statue de Victoria, la déesse romaine de la Victoire, émerge de sa pointe, scintillant d'or comme la semence dorée et métaphorique de la Prusse.

Il n'y a aucune garantie que l'échange aura bien lieu là-bas, mais je décide de miser dessus.

En traversant Tiergartenstrasse, j'ai le temps de réfléchir. Pourquoi privilégier une transmission de la main à la main? Il y a des milliers d'autres moyens pour communiquer en toute sécurité à l'aide d'outils numériques : Protonmail, Tor, Signal... Bon sang, même Zoom offre aujourd'hui un haut niveau de

cryptage de bout en bout. Pourtant, il existe encore de bonnes raisons d'opérer un transfert à l'ancienne dans le monde réel.

Pour un trafiquant de drogue ordinaire, un type qui blanchit de l'argent, un marchand d'armes ou un pédophile, les solutions de cryptage qu'on trouve dans le commerce sont probablement suffisantes. Mais si tu prépares un truc vraiment très sale qui menace littéralement la sécurité nationale et les types qui en ont la charge, et si tu fais l'erreur d'apparaître sur leur radar, rien ne va plus. La dure vérité, c'est que toi, en tant qu'individu, tu ne peux pas gagner contre la puissance de l'agence de renseignements d'un pays qui dispose de milliards de dollars à dépenser, des plus brillants cerveaux de ta génération et d'une technologie en avance d'une décennie sur tout ce que tu pourras trouver dans le commerce.

Le moyen le plus facile consiste à installer un logiciel hostile furtif – sur ton téléphone, ton ordinateur ou ta montre connectée – qui leur donne le contrôle total et l'accès à tout. Ou à utiliser un programme complexe extrayant des traces d'information que le code qui fait tourner ton appareil a laissées dans la mémoire. Ou des ordinateurs en réseaux totalement fonctionnels dissimulés dans le câble du clavier. Ou... disons que tout ça n'est que la partie émergée de l'iceberg.

Le simple échange discret d'une note manuscrite permet de contourner tout ça. Génial, vraiment.

Je suis à mi-chemin de la colonne à présent. Et je comprends de mieux en mieux le choix du Tiergarten. Berlin, comme toutes les capitales occidentales, grouille de caméras de surveillance, et la plupart sont

connectées à un système central qui enregistre automatiquement des trucs comme les plaques minéralogiques ou les données biométriques. Pour un usage civil, les contrôles sont stricts, mais les agences de renseignements ne sont pas assujetties à de telles règles. Tu as peut-être du mal à croire que la NSA, qui a mis sur écoute la presque totalité des plus grandes autoroutes d'Internet, a accès à chaque caméra que tu croises et à ton dossier biométrique, mais es-tu prêt à jouer ta vie là-dessus ?

Il n'y a presque aucune caméra de vidéosurveillance dans le Tiergarten.

Tout cela mis bout à bout commence donc à prendre sens. Mais ça signifie aussi que ces gens sont très sérieux, et que ce qu'ils préparent pourrait menacer des centaines, voire des milliers de vies.

Ce qui soulève une autre question, encore plus troublante.

Pourquoi moi ?

Berlin est une des grandes capitales mondiales de l'espionnage. Cette ville était en première ligne pendant la guerre froide. Toutes les grandes agences de renseignements de la planète y ont gardé des antennes. Je connais au moins huit organisations capables de réunir une équipe complète en moins de dix minutes, et trois qui pourraient en plus disposer d'une surveillance aérienne, sans avoir recours à quelqu'un de l'extérieur.

Vu le prix qu'ils me paient, ça leur coûterait sûrement moins cher.

J'y suis presque, à cinq cents mètres du carrefour où un passage souterrain permet d'accéder au

monument. J'envisage d'appeler Handler, mais je sais que c'est inutile.

Le boulot, c'est le boulot. Et il faut bien que quelqu'un le fasse.

La colonne de la Victoire se dresse au centre d'un rond-point où convergent cinq grandes avenues de Berlin. Les allées s'enfoncent sous les routes par quatre passages souterrains pour piétons et deux sorties desservent l'îlot central, respectivement des côtés est et ouest.

Un échange en coup de vent n'a pas d'horaire précis. Les deux intervenants doivent s'assurer qu'ils ne sont pas suivis, ce qui peut prendre un certain temps. Il y en a toujours un qui arrive avant l'autre et il lui faut trouver un endroit pour attendre sans attirer l'attention.

Et là, le seul endroit possible, c'est la colonne et les marches qui permettent d'y accéder. Des ados et des amoureux s'y prélassent, des enfants tournent autour de son socle en jouant à chat et des touristes rincés soufflent un peu en cherchant sur Tripadvisor un resto pour dîner.

Donc, je m'y installe aussi. Je sors un paquet de cigarettes acheté en chemin, non que je sois fumeur mais parce que avoir une cigarette à la main te donne une excuse pour simplement t'asseoir et regarder

alentour. Dans mon bleu de travail volé, je ne suis rien qu'une merde de plus collée sur la culotte de la ville.

J'attends pendant une bonne vingtaine de minutes. Il y a des barbus, mais ils passent rapidement sans regarder autour d'eux. Une femme arrive, flanquée de jumeaux âgés de cinq ou six ans, mais ils ne sont pas en poussette. Il n'y a aucun gobelet Starbucks en vue, et son mari l'accompagne.

Je commence à douter de moi quand il apparaît. La cinquantaine grisonnante, une barbe bien taillée et une étrange frange qui lui donne un look à la Jeanne d'Arc.

Il se dirige vers la colonne et s'assied juste à côté de moi. Malin, le genre de chose que je ferais moi-même, et qui l'autorise à me dévisager tout en m'interdisant de l'examiner en retour sans que cela paraisse trop flagrant. Je lui propose une cigarette. Il décline d'un geste de la main, mais j'en profite pour l'observer. Il est nerveux, il n'arrête pas de frotter son index contre son pouce. Il enlève ses lunettes à monture métallique, les nettoie avec sa cravate, puis les rajuste sur son nez en scrutant les alentours.

S'il attend quelqu'un, il ne sait pas qui c'est.

On reste assis là dix minutes. Je fume deux autres cigarettes. Il regarde trois fois sa montre.

Il l'aperçoit avant moi. Je m'en rends compte parce qu'il cesse d'un coup de se frotter les doigts.

Je suis son regard et je la vois qui débouche du passage souterrain. Trente ans à peine, des cheveux noirs tirés en queue-de-cheval, originaire du Moyen-Orient, ou peut-être du sud de l'Europe. Elle porte un haut orné du mot BÉBÉ en lettres pailletées, un jean, un hijab et des tennis blanches. Et promène des

jumeaux dans une poussette double. Elle s'arrête en pleine lumière, prend le gobelet dans son support et le porte à ses lèvres en s'assurant que le logo Starbucks et le nom écrit dessus à la main, *Nasrin*, soient tous deux visibles.

Le barbu – je l'appellerai Moe – se lève. Il descend les marches vers la femme aux jumeaux. Je le laisse faire. C'est bien joué. Elle se tient juste à la sortie du passage souterrain, dont elle bloque à moitié l'accès avec la poussette, l'obligeant à passer tout près d'elle. Et ce faisant, d'un geste vif à peine perceptible, il s'empare du gobelet Starbucks et disparaît dans le souterrain.

J'attends un peu pour ne pas effrayer le gibier. Au bout de quelques secondes, la femme et la poussette s'éloignent et je dévale les marches vers le tunnel. Mes yeux mettent un moment à s'habituer à l'obscurité. L'espace d'un instant, je crois l'avoir perdu, mais je finis par l'apercevoir : il se dirige vers le jardin anglais.

S'il a fait au début son office de camouflage, le bleu de travail du concierge est devenu un handicap. Si j'avais disposé d'un peu plus de temps de préparation, je porterais à présent une casquette de base-ball, un blouson, *un truc* que j'aurais pu sortir d'un sac à dos ou d'une besace de coursier afin de changer d'apparence au débotté. Mais je n'ai rien sous la main et, à moins de dépouiller un passant pour lui piquer ses fringues ou de continuer en caleçon, je suis coincé.

Moe passe devant le salon de thé, toujours en direction du nord. Je le suis à distance. Il connaît son boulot, ne se retourne jamais et ne montre aucun signe de nervosité. Il y a beaucoup trop de monde pour tenter quoi que ce soit, mais il semble se diriger vers

la station Bellevue du S-Bahn, qui m'offrira de très nombreuses occasions.

Mais, alors qu'il passe devant le petit cube brutaliste de l'académie des Beaux-Arts, il fait quelque chose d'inattendu. Il s'arrête devant l'aire de jeux et se retourne pour regarder les enfants qui jouent au cochon pendu dans la cage à poule. Ce qui lui donne surtout la possibilité de vérifier qu'il n'est pas filé. Et j'ai beau être cent cinquante mètres derrière, dans mon bleu de travail, le même que portait le type qui était assis près de lui, il ne peut pas me rater. Nos yeux se croisent, et je sais dans la seconde qu'il m'a repéré.

Merde.

Il ne détourne pas le regard. Au contraire, les yeux rivés sur moi, il ôte délibérément le couvercle du gobelet Starbucks, boit ce qu'il contient et le jette dans une poubelle.

PRIX IAN FLEMING DU MEILLEUR THRILLER 2023

« Une vraie cure d'adrénaline, le grand jeu version Jason Bourne. »

KAREN LAJON, *LE JDD*

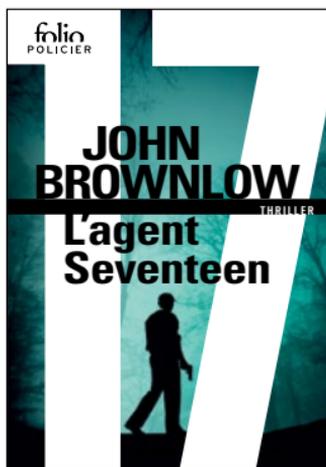
L'agent Seventeen

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LAURENT BOSCO

« Vous ne connaîtrez jamais mon nom. Mais vous n'oublierez jamais mon numéro. Derrière les événements dont on vous informe, il y a les tueurs clandestins qui remettent de l'ordre. Officiellement, nous n'existons pas, et pourtant les gouvernements de tous les pays ont recours à nos services. Ma prochaine cible est Sixteen et, un jour prochain, j'aurai Eighteen sur le dos. » Ainsi parle l'agent Seventeen, le meilleur de tous, chargé d'éliminer son prédécesseur, qui se terre dans un coin reculé d'Amérique. Mais à qui profite ce crime ?

JOHN BROWNLOW

Né en 1964 en Angleterre, John Brownlow a été photographe, journaliste puis réalisateur et scénariste. Il vit désormais au Canada, où il écrit les aventures de l'agent Seventeen...



L'AGENT SEVENTEEN
JOHN BROWNLOW

Cette édition électronique du livre
L'agent Seventeen de John Brownlow
a été réalisée le 26 février 2024
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073044624 - Numéro d'édition : 617986).

Code produit : Q01759 - ISBN : 9782073044662.

Numéro d'édition : 617990.